

# STUDIO DIFFÉREMMENT

Les textes et les illustrations  
de cette rubrique historique  
sont protégés par l'article L-111-1  
du code de la propriété intellectuelle,  
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment



# UNE PLONGÉE 30 DANS LES ANNÉES

Du « grand village » décentré de Boulogne, le maire André Morizet voulut faire la « grande ville » de Boulogne-Billancourt. Une énergie architecturale qui aboutit à une mairie monumentale tandis que les jeunes architectes de l'époque rivalisaient de virtuosité au profit des nombreux artistes et entrepreneurs de la ville.

« Évidemment, écrira plus tard André Morizet, dans une commune qui croît à cette allure, tout est continuellement insuffisant. Et ce qui se crée s'installe au hasard : les immeubles au milieu des usines, les usines au milieu des immeubles. » Élu à la tête de cette commune désordonnée en 1919, le nouveau jeune maire communiste de Boulogne (il reviendra progressivement au socialisme entre 1923 et 1927) constate qu'il ne gouverne pas une ville mais trois : au nord des quartiers aisés peu différents de ceux de l'ouest parisien, au sud des usines que la guerre a considérablement étendues et en particulier celles de l'industriel Louis Renault, entre les deux une mosaïque de quartiers mal

reliés et diversement densifiés. Trois villes qu'André Morizet et son équipe municipale vont tenter d'unifier par une politique volontariste et novatrice... avec des outils au début encore rudimentaires. « La mairie – une ancienne villa dans un jardin – avait pu abriter confortablement une famille, mais comme maison commune, elle aurait à peine convenu à un modeste chef-lieu de canton. On se serait cru à cent lieues de Paris, dans quelque bourgade montagnarde, tant manquaient les éléments les plus essentiels d'un fonctionnement urbain normal. Il fallait tout reprendre, tout réparer, combler tous les vides. Et cela au moment où tant de questions nouvelles se posaient ! »

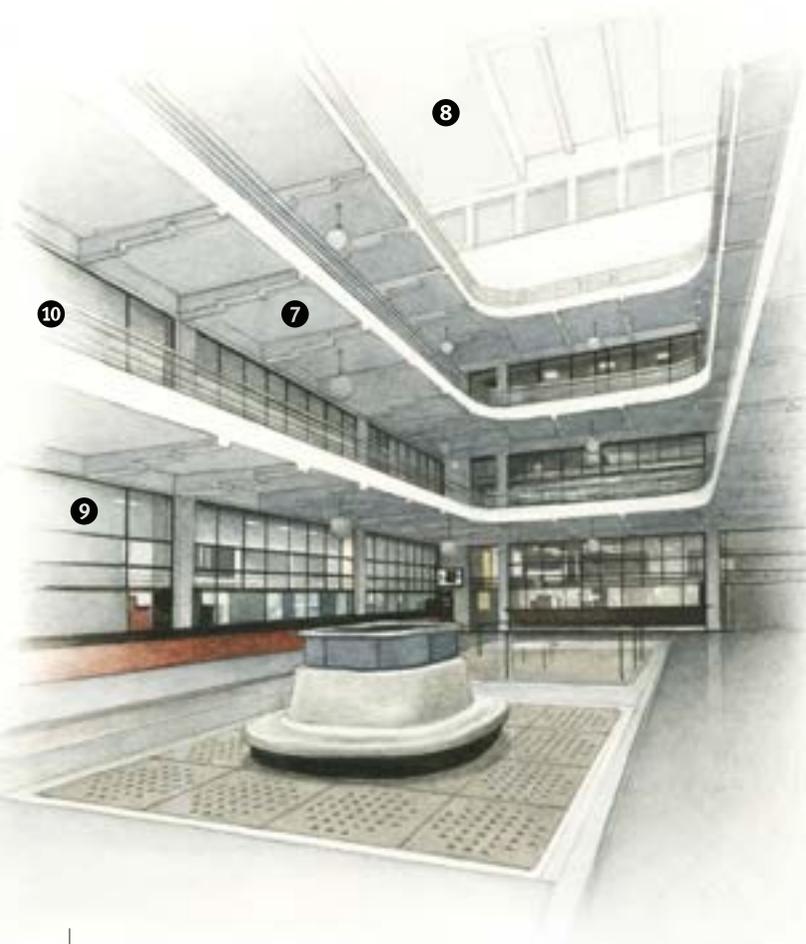


Construit de 1931 à 1934 par Jacques Debat-Ponsan sur des plans de Tony Garnier, le nouvel hôtel de ville de Boulogne est constitué de deux bâtiments joints : l'un en façade sur le nouveau boulevard de la République ① (actuelle avenue André-Morizet) pour les salles d'honneur comme celle du conseil municipal, ou celle des mariages (ci-dessus avec ses banquettes dessinées par René Herbst ② et son bureau flanqué du blason de la ville réalisé par les frères Martel ③) l'autre à l'arrière ④ autour du hall des guichets pour les services administratifs. Au sud, le Centre d'Hygiène sociale ⑤ (1938 à 1946) de Roger Hummel. Au nord l'hôtel des Postes ⑥ (voir page de droite)

# BOULOGNE-BILLANCOURT



Sur un terrain donné par la mairie, l'hôtel des Postes est construit par Charles Giroux (Lyonnais recommandé par Tony Garnier) de 1936 à 1938 pour abriter le nouveau central téléphonique Molitor au premier étage. Au dessus, un détail de la ferronnerie de son portail.



^ Chef d'œuvre de Tony Garnier, le très lumineux hall des guichets avec ses 3 rangs de galeries **7** et sa verrière **8** est l'idée d'origine de l'équipe d'André Morizet qui s'inspire d'un exemple bruxellois visité en 1925 et veut rendre les services rapidement accessibles à la population et surtout transparents. Qualifié de « cathédrale » ou d'« usine municipale », c'est en tout cas une réalisation unique qui impressionna beaucoup les contemporains. Ce sont les ateliers Prouvé qui réaliseront les banques d'accueil **9** et les garde-corps **10**.

Quand les principaux chantiers urgents (logement social, services sociaux, écoles...) furent lancés et l'équipe municipale réélue en 1925, arriva le temps du grand chantier fédérateur, celui d'une nouvelle mairie apte à gérer une commune qui était passée de 40 000 à 75 000 habitants en moins de trois décennies. Une délégation d'élus alla d'abord visiter les cités socialistes belges l'été 1925 et revint très frappée par le très flamboyant mais très fonctionnel hôtel communal de Schaerbeek, dans la banlieue nord de Bruxelles, où un « *grand hall d'allure monumentale* » réunissait de manière jamais vue ailleurs « *tous les services à guichet* ». Morizet, qui avait son idée derrière la tête, envoya à l'automne une autre délégation à Lyon voir les « *choses magnifiques* » réalisées par l'architecte Tony Garnier pour la municipalité d'Édouard Herriot. Conquis, le conseil municipal chargea en décembre le Lyonnais de concevoir le nouvel hôtel de ville avec pour seul impératif de s'inspirer du grand hall de Schaerbeek. Dès juin, Tony Garnier eut son idée : deux blocs contigus mais traités différemment, l'un (« l'usine ») autour du hall des guichets, l'autre (« le palais ») pour les salles de réunion et de direction. Mais l'exiguïté de la parcelle (on pensait alors construire l'édifice à la place de l'ancienne mairie entre la rue de Châteaudun et le cours de la Reine) et le fait que le projet l'intéressait « *infiniment* » firent hésiter l'architecte qui entassa « *études sur études* » et envoya jusqu'à onze variantes à Morizet qui siffla finalement la fin de la partie après les élections municipales de 1929 où son équipe avait été de nouveau réélue : le projet (amputé d'un gigantesque beffroi) fut adopté en 1930 et le chantier put commencer en 1931 mais avec un peu plus d'air grâce à un changement de site à la dernière minute. « *L'étude attentive de la photographie aérienne* » de la ville avait tout à coup convaincu Morizet de profiter du chantier pour faire avancer son

^ Pour l'intérieur de l'hôtel de ville, les mots d'ordre de Morizet sont économie et simplicité : peu de décorations et un mobilier presque uniforme. Le décorateur-ensemblier Maurice Lombart (conseillé par Mallet-Stevens) se charge des bureaux de l'état-major municipal où ce sont les fauteuils qui font la différence : bois teinté et simili-cuir havane pour le maire et le secrétaire général, tube chromé pour les autres.





Également en bordure du bois, deux hôtels particuliers voisins édifiés rue Gambetta en 1931 par Emilio Terry **1** pour le mondain Gilbert des Crances (centré sur un salon monumental, il sera habité de 1949 à 1952 par Edith Piaf), et en 1935 pour lui-même et sa mère par Jean Niermans **2** (avec la haute et étroite fenêtre de sa cage d'escalier).

Les deux villas construites en 1923-25 par Le Corbusier et son cousin Pierre Jeanneret pour les sculpteurs Oscar Miestchaninoff (à l'angle avec sa tour-cage d'escalier) et Jacques Lipchitz allée des Pins.



2

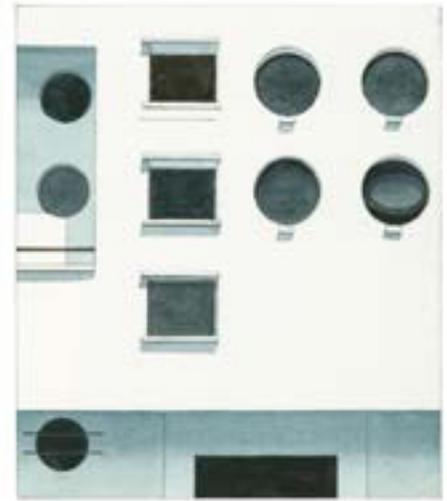
1

grand projet de rapprochement de Boulogne et Billancourt (c'est lui qui avait imposé en 1926 l'ajout du nom du quartier annexé en 1860). La nouvelle mairie sera donc nettement plus au sud, « au centre géographique de la ville », dans son quartier alors selon lui « le plus laid » et en plus à l'emplacement d'une d'une « vaste carrière de sable » qui « existait par chance à l'endroit voulu » et que la ville put racheter à bas prix. Terminée en 1934, la nouvelle mairie put être inaugurée avant les élections municipales de 1935 et étonner les contemporains. Particulièrement son fameux hall des guichets qui fit écrire qu'« ici, les employés semblent vraiment à la disposition du public », que les citoyens « ont l'impression que les fonctionnaires travaillent sous leur regard, presque sous leur contrôle »...

Dans son nouveau bureau, sobrement décoré comme tout le reste du bâtiment, Morizet avait face à lui une très grande photo aérienne de Boulogne et c'est sans doute là qu'il reçut en 1935 la visite d'un administré pas tout à fait comme les autres, le fameux architecte Le Corbusier qui habitait depuis l'année précédente au sommet de son immeuble Molitor à la limite de Paris. Toujours désespérément à la recherche de commandes publiques, Le Corbusier cherchait alors, à se rapprocher des élus de gauche qu'il espérait plus sensibles à son urbanisme révolutionnaire et donc de la municipalité de Boulogne « étant donné l'esprit qui guide son administration et la nature si favorable du sol, ainsi que l'état précaire de l'ensemble des habitations de la commune ».



4



3

À l'angle de l'allée des Pins et de la rue Denfert-Rochereau, le couple Ternisien s'était fait bâtir à partir de 1923 par Le Corbusier une très étonnante villa. Mais les relations s'aggravèrent vite, les finances ne suivirent pas et ce fut finalement un immeuble de rapport de style paquebot que construit à sa place Georges-Henri Pingusson en 1936 (détail de la façade 3), conservant toutefois la pointe 4 qui avait servi de salle de musique à Paul Ternisien.

En face des hôtels bâtis par Terry et Niermans, l'architecte Pierre Patout construit en 1928 à l'angle des avenues Gambetta et Jean-Baptiste-Clément un festival d'asymétries et de volumes imbriqués pour le peintre Alfred Lombard avec lequel il avait travaillé sur les paquebots *Île-de-France*, *Atlantique* et *Normandie*. L'ensemble (un hôtel particulier pour le peintre et un hôtel à louer) est dominé par l'atelier de l'artiste en hauteur 5 et donnant directement sur le bois.



5



6

7

8

Sur la rue Denfert-Rochereau (derrière les hôtels de Niermans et Terry), les trois façades voisines et consécutives des villas Collinet 6 (bâtie par Robert Mallet-Stevens en 1926), Cook 7 (Le Corbusier et Pierre Jeanneret en 1926-27) et Dubin 8 (Raymond Fischer en 1927-29).



◀ L'hôtel particulier construit en 1929 par Raymond Bornay dans la courbe de la rue du Belvédère **1**. Avec son oculus, sa balustrade et ses symétries très simples, il incarne le retour à un certain classicisme typique de la fin des années 1920. À gauche, l'arrière de l'ensemble d'immeubles collectifs **2** construits en 1931 par Constant LeFranc entre la rue du Belvédère et la rue de la Tourelle **3** page de droite).



À Morizet, Le Corbusier propose deux grands projets pour continuer sur sa lancée : en 1935 un nouveau quartier de 5 500 logements au débouché du pont de Saint-Cloud et de la future autoroute de l'Ouest, déjà programmée, et en 1938 une grand place à la flamande pour clore l'environnement de la nouvelle mairie. Aucun n'aboutira car Morizet a déjà bien du mal à remplir les vides créés par son chantier majeur en ces temps de disette financière. Mais le fait que Le Corbusier ait consacré tant de temps à des projets bouloonnais (nous verrons qu'il y en eut d'autres) montre bien l'importance qu'avait la ville pour la jeune architecture de l'époque, et pas seulement en raison de la conscience urbanistique aiguë de son premier édile et de sa grande influence dans les hautes sphères administratives de l'agglomération.

◀ Presque voisine de la maison Bornay, la résidence-atelier qu'André Lurçat a conçu en 1926 pour la suisse Froriep de Salis sur « un terrain fort exigü » et composée d'un bloc atelier en façade avec la grande baie de l'atelier et d'un bloc habitation auquel on accède par un passage sous pergola **4**. L'ensemble est surmonté d'un toit-terrasse qui compense la petite taille du jardin.

En 1929, Auguste et Gustave Perret réalisent également dans la rue du Belvédère, selon leurs principes rationalistes et fonctionnalistes, deux autres résidences d'artiste pour la sculptrice Dora Gordin **5** et la peintre verrière Marguerite Huré **6** à peu près sur le même modèle (mais pas la même largeur) avec atelier à l'étage.

Entre les deux, une maison de Jean Hillard **7** (vers 1930) qui en bâtit ensuite cinq autres dans le style anglais de l'autre côté de la rue.

Non loin de là, à l'angle des rues du Pavillon et de la Tourelle, la villa toute en courbes construite par Marcel-Victor Guilgot pour l'acteur Albert Préjean.



À l'angle de la rue de la Tourelle et de la rue des Princes, le majestueux ensemble d'immeubles collectifs conçu par Constant Lefranc en 1931 pour des compagnies d'assurances. Derrière des façades sur rues riches en loggias et balcons et revêtues de pierres, les cours ont des tonalités plus simples et chaudes avec un traitement privilégiant la brique.

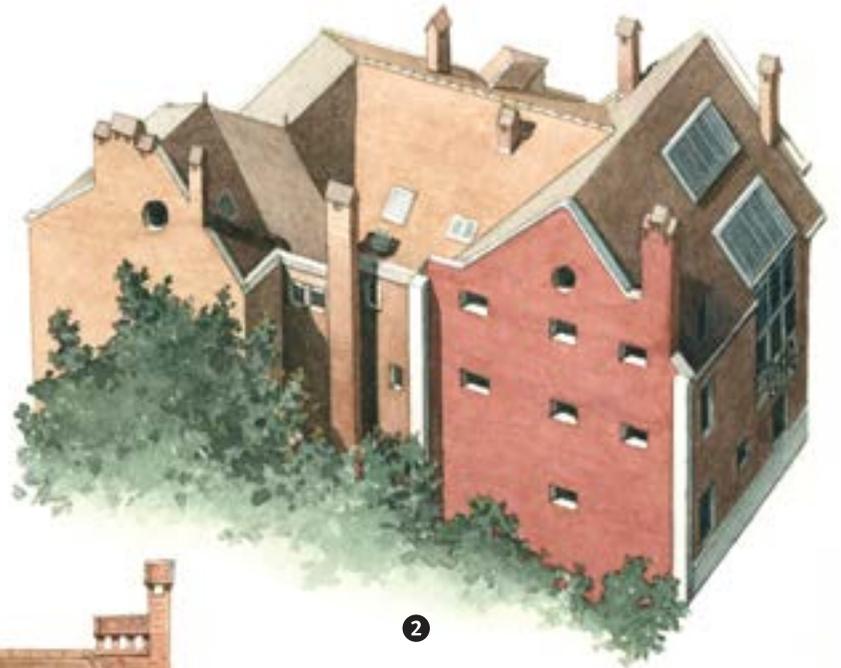
Si Boulogne a pu faire figure de salon permanent de l'innovation architecturale entre les deux guerres, elle le doit aussi à ce qu'on y trouvait un peu plus d'artistes, d'architectes et d'entrepreneurs enrichis qu'ailleurs. Les entrepreneurs étaient arrivés les premiers et ce sont eux qui ont donné à Boulogne son visage industriel au tournant du siècle avec le développement à tout va des industries automobiles et aéronautiques. On connaît l'histoire de Louis Renault mais celle de l'aviateur Gabriel Voisin est comparable. Après la guerre, comme Renault, Voisin est richissime grâce à ses avions construits à Billancourt et se fait construire boulevard d'Auteuil par l'architecte Pierre Patout (qu'il a d'abord contacté pour concevoir des maisons préfabriquées à vendre dans les zones dévastées) un hôtel particulier hors normes, évoquant un sanctuaire, avec un salon de 100 m<sup>2</sup> et 7 m sous plafond. La barre est mise très haut et les réalisations audacieuses vont se multiplier alentour. Patout, cinq ans plus tard, réalise un double hôtel particulier pour le peintre Alfred Lombard qui s'installe à Boulogne dans ces années-là comme





◀ La façade de l'immeuble Molitor rue Nungesser-et-Coli, dernière construction de Le Corbusier à Boulogne en 1931-34 et qui préfigure sa Cité radieuse. Inversant la hiérarchie traditionnelle, il met le plus bel appartement (le sien) au sommet de l'immeuble.

beaucoup d'autres artistes et fait donc appel à des architectes qu'il connaît (Patout avait travaillé avec Lombard à la décoration de paquebots) ou dont il peut voir les réalisations en dur dans le voisinage. Le résultat est un ensemble très complexe de symétries qui « *n'ont rien de classique* » avec, signe de la résidence d'artiste, la grande verrière de l'atelier, à l'étage pour les peintres, au rez-de-chaussée pour les sculpteurs. C'est justement pour deux sculpteurs que Le Corbusier avait inauguré son activité boulognaise en 1923 à deux pas du sanctuaire de Gabriel Voisin : il avait conçu deux villas de même style allée des Pins pour Oscar Miestchaninoff et Jacques Lipchitz (et donc deux ateliers en rez de chaussée donnant sur l'allée) mais l'ensemble devait être équilibré par la villa du graveur Victor Canale qui finalement changea d'idée et fit confiance à un autre architecte. Les choses tournèrent



2



1

◀ En face de la moderniste maison Dujarric, l'architecte Jean-Léon Courrèges construit en 1926-28 pour le couple Renard un hôtel particulier (ici les façades sur l'avenue Robert-Schuman 1 et arrière 2) faisant figure de manifeste d'un courant qui refuse la rupture avec la tradition et la décoration : toits pentus, pignons, loggias, briques, tuiles plates, hautes cheminées... André Malraux, qui en occupa les étages de 1945 à 1962, appréciait « *une certaine bizarrerie faite d'alcôves, de balustrades intérieures art déco, de recoins et de demi-paliers* ».

L'un des maîtres du retour à la taille directe, le sculpteur Joseph Bernard s'installe à Boulogne en 1921 et, après une difficile carrière, y trouve enfin le succès. Derrière sa maison de l'avenue Victor-Hugo (aujourd'hui Robert-Schuman), il se fait construire par Charles Plumet un atelier dans la façade duquel il fait enchâsser sa *Frise de la danse* et où l'on peut voir aujourd'hui certaines de ses œuvres comme ce groupe de danseuses.



Portail sur la rue Salomon-Reinach et façade sur jardin de l'hôtel particulier du couple Dujarric de la Rivière (lui biologiste, elle organiste) construit en 1928-30 par Louis Faure-Dujarric, par ailleurs concepteur de grands équipements sportifs comme le court central de Roland-Garros et le stade olympique de Colombes. Au premier étage, la grande verrière ouvre sur une majestueuse et très acoustique « salle de l'orgue » « entièrement peinte en bleu de Chine ». L'appartement familial avec balcon et terrasse est au troisième.

beaucoup plus mal à quelques pas de là, à l'angle de l'allée des Pins et de la rue Denfert-Rochereau sur une parcelle triangulaire acquise par le musicien Paul Ternisien et sa femme la peintre Marie Nivoulies : entre 1923 et 1927, Le Corbusier leur bâtit une sorte d'écrin évolutif d'une « *dextérité extrême* » en se soumettant au « *problème d'exception* » qu'ils lui avaient posé : bâtir une villa dont les propriétaires ont deux activités différentes (musique et peinture), veulent conserver le grand arbre au milieu d'un terrain à la forme peu commode... et ont assez vite des problèmes de financement quant à l'évolutivité exigée par l'architecte. En procès avec lui, ils cherchent à se refaire en commandant à l'architecte Franco Rossi un immeuble de rapport de huit étages à la place de leur écrin trop coûteux. Émoi des voisins et refus des services municipaux qui forcent les Ternisien à finalement choisir le bel immeuble de 4 étages que leur bâtit le très moderniste Georges-Henri Pingusson, utilisant (peut-être par respect pour son confrère) une partie du rez-de-chaussée de la si vite disparue villa de Le Corbusier...

À lire : André Morizet *bâtitteur de Boulogne-Billancourt*, Archives municipales de Boulogne-Billancourt 2005, *Boulogne-Billancourt, ville des temps modernes*, Maurice Culot et Bruno Foucart (dir.), Institut Français d'Architecture/Mardaga 1992.  
À faire : plan du « Parcours des années 30 » et audioguide à télécharger sur [boulognebillancourt.com](http://boulognebillancourt.com)

© studio Différemment 2019

Texte : Jean de Saint Blanquat

Illustrations : Jean-François Binet, Jean-François Péneau

Merci aux archives de Boulogne-Billancourt pour leur

aide précieuse.

STUDIO DIFFÉREMENT

